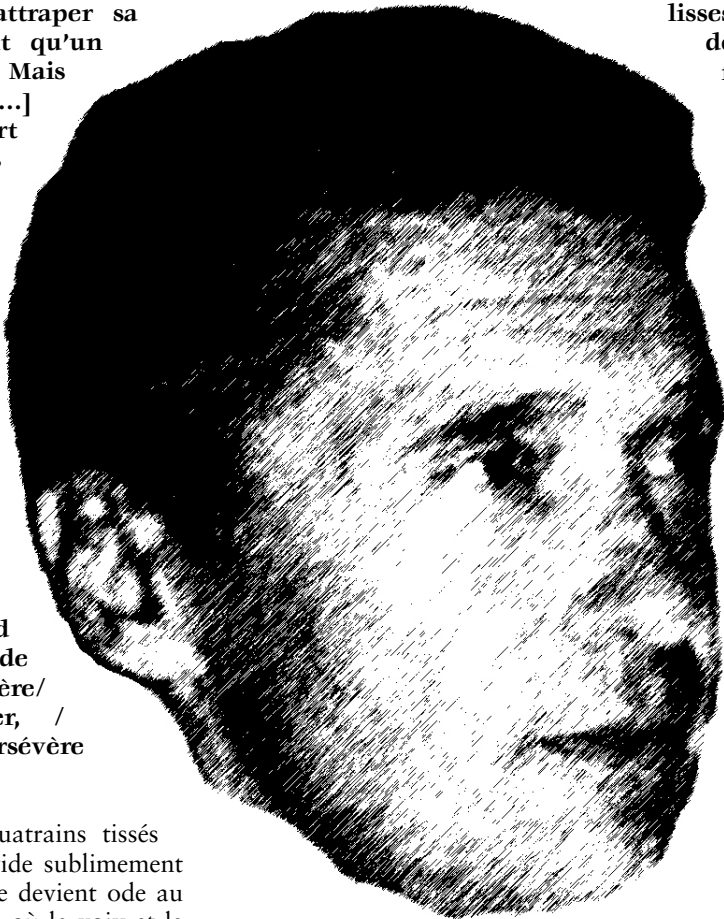


Écrire à hauteur de temps

Pollen ou peau laine ? Jean-Noël Chrismont défait pore par pore les enveloppes successives en lesquelles l'être humain vient à la vie et prolonge jusqu'au dernier grain possible son passage à la mort.

« [...] Sil faut évoluer/
plus vite que sa fin, /
l'homme dans le vent
sait/ le faire et la re-
joint/ très vite; au
fond, de là/ à rattraper sa
mort/ il n'y avait qu'un
pas, / c'est fait. Mais
dur, l'abord. / [...] les
pieds de sa mort
entre/ les siens
gènent. Sa tête,
que la mémoire
excentre, / balle
quand il s'arrête.
/ Dans le visage
oscillent/; la nu-
que, les cheveux.
/ Une époque
fossile/ y chan-
celle avec eux. /
[...] mais aucune
raison/ de s'arrê-
ter, non, suivre/
son élan jusqu'au
fond/ des odeurs
des fibres/ au fond
des retombées/ de
pollen, de poussière/
odorante, marcher, /
tout l'homme persévère
[...] »

« [...] L'univers dans nos têtes/
mûrissantes cherchait/ l'élégance
parfaite/ et simple du tiaré. »



Le long de longs quatrains tissés d'hexasyllabes se dévide sublimement sa mélopée où l'élégie devient ode au mouvement. Mélopée où la voix et le souffle éteints embaument en parfum la vaste absence: l'humain décédé cède ce qu'il est pour devenir. Chrismont veille à la métamorphose de la chair-psyché en végétal dans une vision où à la chaîne alimentaire se substitue un recyclage universel de l'humain en fleur.

Sa vision, puisant jusque dans les origines de la vie humaine sur terre, parcourt une Évolution harmonieuse et continue, où rien n'est rupture pour la Mémoire unifiant l'espace-temps, sauf peut-être l'étrange persistance double de la douleur et du désir :

« [...] Et sur toi, corps brûlé/ qui
ne les aura plus, / tes mains,
pour y cacher/ ton visage trop
nu, / viendront ces paumes
lisses, / disponibles, de l'air/
dont la douceur déplisse/ le
front le plus amer, / [...] et
jointes, le sommet/ de leur
angle s'applique/ à l'arête
du nez/ le plus anorgani-
que. / [...] Va, ton visage
tu / pourras l'enfouir, en-
tre elles, / les plus beaux
résidus de ta face réelle. /
Et le bleu de l'espace / y
mettra sa moiteur, / com-
me à prendre la place/
libre, sèche, de pleurs/
inactuels, taris, / Dans
l'aphone vacarme/ du
bleu, de minces pluies/
te serviront de larmes,
[...] »

Là où son écriture magnétique transcende et étonne, Chrismont tient à la fois du magicien, de l'anthropologue, du botaniste érudit, du chirurgien épris d'os (profession qu'il exerce d'ailleurs), du philosophe, du biologiste penché sur son microscope, du sculpteur. Mots virils et doux, érotiques et savants, pragmatiques et élégants du poète. Le relief des traits, le volume du

sang, le parler du regard, le voyage des gestes, la masse des muscles, la grâce des os, en somme la complexité d'une présence se détachent à nos sens, lentement vers le non-être. Énumérations ? Non. Comme les multiples parties de la physiologie humaine, comme les noms

émouvants de tant de fleurs invoquées par Chrismont, la quantité chez lui transgresse l'obsession, le nombre chez lui est pulvérisation pollinisatrice. Il exorciserait en cela le précaire, guetterait la décomposition en une précision de l'ordre des microsecondes. Mais peut-on, même en déstructurant le *fading* de la présence, voyager à hauteur de temps ? Surprendre la mort ? Dire plutôt que *Pollen* est aussi le récit de l'abandon réciproque de la disparition à la présence.

« [...] nuit, le
noir dans le
vert/ des pelou-
ses, l'aigreur/
des gazons. Mais
le flair/ outre-
passe l'odeur/
du sang in-
délébile. / Le
nez, qui leur
provient/ de
la nuque fos-
sile,/ conduit les
corps si loin./
[...] ils s'en vont
vers de longues/
périodes de
silence/ brut, fo-
rées de diphton-
gues/ dures, de
résonances/ ru-
des, vers de mas-
sives/ brailades
préverbales,/
des levées de salive/ prises dans
les rafales,/ de ces pluies où
l'oreille/ et la peau du visage/ se
tendent, s'émerveillent,/ se rin-
cent du langage. »

Si nous admettons d'une part avec Jean-Noël Chrismont – qui cite Jean-Luc Nancy – que le corps « excède le langage », si par la suite nous supposons que la mort excède le corps, nous pourrions avancer que, par une sorte de boucle saisissante, le poète tenterait

physiquement une écriture où le langage excéderait la mort. Qui donc serait, de la poésie ou de la mort, l'Allégorie de l'autre ? Après avoir publié en 2000 chez Gallimard son premier recueil *Extrémités*, Chrismont explore en *Pollen* les contours et les contenants du vécu humain. Si ce dernier ne s'éprouverait véritablement qu'à ses limites, *Pollen* traverse les extrémités pour accéder à l'essence. L'amour et le temps, long-temps faces d'une même entité, désormais par la mort désunis; l'amour détaché du temps ne porte plus la souffrance et tend vers la poésie, absolu pur et logique des sens. Ce qui rend, dans

l'univers chrismen-
tien, le passage de
l'humain au végétal
possible, est la pa-
role.

Chrismont
tient à la fois
du magicien, de
l'anthropologue,
du botaniste
érudit, du
chirurgien
épris d'os, du
philosophe,
du biologiste
penché sur son
microscope, du
sculpteur

git au fond/ de l'homme [...] »

Effraction du mot dans l'absence : à ce démantèlement du sens que pose la mort quelquefois jusqu'à l'anéantissement, Chrismont serait ce guerrier profondément patient et qui n'écritait plus contre mais avec la mort.

RITTA BADDOURA

POLLEN, de Jean-Noël Chrismont, Gallimard, 2007, 184 p.

Poème d'ici



© L'Orient-Le Jour

Nadim Bou Khalil fait partie de la nouvelle génération de poètes francophones. Avocat, il a à son actif plusieurs recueils dont *Longueur d'ombre*, à paraître à l'automne chez Dar an-Nahar. Nous publions ci-dessous deux de ses inédits :

*Tous les clochards du monde
brûlent pour se réchauffer
le bois des fenêtres de l'insou-
ciance*

*tous les clochards du monde
se marient avec l'alcool
en pensant à une femme*

*tous les clochards du monde
élisent domicile dans une bou-
teille.*

*J'ai broyé des dents le crayon de
l'attente, à identifier par-delà
la vitre des convenances la vitre
sentimentale que ton passage au
marteau-piqueur a fait voler en
éclats. Derrière le soleil, là où
l'impossible ne l'est plus, nos
bouches se défont dans une
bulle de surprises.*

JOSYANE SAVIGNEAU

Rentrée littéraire

Au bonheur des découvertes

On parle toujours d'avalanche de la rentrée littéraire française, comme si ce n'était pas un plaisir. Certes, personne ne peut lire l'intégralité des 727 nouveautés de l'automne, dont 493 françaises, mais pourquoi se désoler au lieu de se mettre dans un état de disponibilité, de cultiver l'attente de ceux qu'on aime et de savourer le bonheur de la découverte ?

En les attendant, il y a fort à faire. Deux gros livres – autour de 500 pages – de deux écrivains du même âge – autour de 40 ans –, et qui publient tous deux leur quatrième roman, sont l'un ou l'autre, ou les deux à la fois, les « coups de cœur » de beaucoup de critiques. Yannick Haenel avec *Cercle* (Gallimard, coll. L'infini) et Éric Reinhardt, avec *Cendrillon* (Stock).

Yannick Haenel a plus de grâce d'écriture, comme on l'avait déjà vu avec son précédent texte, *Évoluer parmi les avalanches* (Gallimard, coll. L'infini), où une déambulation dans Paris avait un charme « modanesque ». Là, il franchit encore une étape et donne un très grand livre. Son héros, Jean Deichel, décide, un matin à 8 h 07, de ne pas aller à son travail, une phrase s'imposant à lui : « *C'est maintenant qu'il faut reprendre vie.* » S'ensuit une errance dans Paris, une sorte de purgatoire – au sens de se purger de sa vie sociale an-

térieure de mort-vivant –, sous le signe de Moby Dick et d'autres œuvres d'art – et une revisitation de l'Europe – Paris, Berlin, Varsovie, Prague – pour tenter de s'éveiller de ce que Joyce désignait comme le cauchemar de l'histoire et de retrouver la trace d'une femme, danseuse chez Pina Bausch. Une magnifique odyssée de l'esprit et du corps, un va-et-vient incessant entre la catastrophe et la jouissance.

Avec *Cendrillon*, Éric Reinhardt se confronte à tous ses doubles, à ceux qu'il aurait pu être s'il n'avait pas rencontré, très tôt, la femme de sa vie. Comme souvent chez lui, il y a une réflexion sur l'humiliation, sociale et psychologique. Mais les humiliés ne sont pas nécessairement sympathiques, ils sont les morts-vivants auxquels le héros de Haenel essaie d'échapper, ceux qui sont étouffés par la réalité et que Reinhardt décrit sans complaisance. En prélude aux Belles étrangères liba-

naises, il faut lire d'urgence *Caravan-sérail*, de Charif Majdalani, (Seuil), qui fait mieux que transformer l'essai réussi avec l' *Histoire de la grande maison* (Seuil), en donnant un très beau texte de mémoire et de rêve.

Amélie Nothomb, avec un roman nippon, *Ni d'Ève ni d'Adam* (Albin Michel), est dans sa bonne veine, celle de *Stupeur et tremblements* (Albin Michel), et son éditeur va certainement la pousser pour le Goncourt, que des journalistes pressés donnent déjà à « l'événement » de la rentrée, le livre de Yasmina Reza, *L'Aube le soir ou la nuit* (Flammarion/Albin Michel), récit personnel de la campagne de Nicolas Sarkozy, qu'elle a suivie. C'est très impressionniste, plein de notations et de détails très justes sur ce fou de conquête du pouvoir, qui apparaît aussi comme un vieil enfant sinistre. Cela va certainement se vendre beaucoup et être assez vite oublié.

On pourra alors retourner vers ceux qui construisent une œuvre et découvrir les nouveaux Éric Chevillard (Minuit), Antoine Volodine (Seuil), Alain Fleischer (Seuil et Cherche Midi), Linda Iê (Bourgois), Pierre Bergounioux (Verdier), Richard Millet (Gallimard), Charles Dantzig (Grasset), Georges-Olivier Châteaureynaud (Grasset), Philippe Claudel (Stock), François Bégaudeau (Verticales), Olivier Adam (éd. de l'Olivier)...

Après une excellente évocation romanesque des derniers jours de T.E. Lawrence, l'an dernier chez Gallimard, Patrick et Olivier Poivre d'Arvor se sont un peu perdus dans *J'ai tant rêvé de toi* (Albin Michel), avec leur jeune héroïne, anorexique et nymphomane, à la recherche d'un père supposé, sous le signe de Robert Desnos...

Quant à Marie Darrieussecq, avec son huitième roman, *Tom est mort*, elle est

de nouveau accusée de plagiat, comme il y a quelques années, dans son affrontement avec Marie Ndiaye. Cette année, c'est Camille Laurens (publiée comme elle par POL et tout nouveau membre du jury Femina), qui, dans *La Revue littéraire* (éd. Léo Scheer, où l'on trouvera aussi d'excellents entretiens avec Yannick Haenel et Éric Reinhardt), considère que *Tom est mort* est un « plagiat psychique » de son court récit de 1995, *Philippe* (POL), sur la mort de son enfant. Le texte de Camille Laurens est très intéressant, mais sauf à être un passionné de la littérature de Darrieussecq, on délaissera vite ce sujet pour aller découvrir ou redécouvrir de bons auteurs, comme Grégoire Polet ou Vincent Delcroix (Gallimard), ou, pour finir sur un gros roman, le passionnant *Le soleil se couche à Nippori*, de Jean Pérol (éd. de la Différence).

Retour

Une relecture des meilleurs textes de la littérature arabe : **AL-RAGHIF** de Toufic Youssef Awad

Le Pain de l'amour et de la révolte



© An-Nahar

À l'instar de beaucoup de ses homologues dans différentes littératures, l'écrivain libanais Toufic Youssef Awad débute dans le genre narratif avec deux recueils de nouvelles, *Qamis al-souf* (*Chemise de laine*) en 1936, et *al-Sabiyye el-'araj* (*L'enfant boiteux*) en 1937, restés dans la mémoire de générations d'écoliers, pour adopter définitivement, l'année d'après, avec *al-Raghif* (*Le Pain*), le roman de plus grande envergure. On retiendra de lui, après une longue interruption de 1944 à 1963, *Tawabin Bayrouth* (*Les Moulins de Beyrouth*), 1972, roman prémonitoire de la guerre civile, *Matar al-Saqi'* (*Aéroport du froid*), 1981, ou l'autobiographie intitulée, *Hisad al-'oumr* (*Moisson de la vie*), 1983. Cet avocat de formation, passé au journalisme puis au corps diplomatique libanais, restera dans l'histoire des lettres libanaises comme le premier romancier à part entière (malgré un recueil de poésie, *Qawafil al-zaman* – *Cortèges du temps* –, 1973, de la part de celui qu'on a « soupçonné » d'avoir essayé en vain de passer à la

postérité comme poète) dans cette génération d'auteurs nés au début du siècle qui, à l'exemple de pionniers comme Gibran, Naïmeh ou Rihani, maniaient les genres avec l'élégance et la légèreté des lettrés (*oudaba'*) de l'époque.

Sous un titre proprement métonymique – puisque le thème de la faim qui avait sévi dans la montagne libanaise durant la Première Guerre mondiale n'est qu'accessoire au vu de la lutte pour l'indépendance contre l'armée ottomane et qui occupe le centre de l'histoire –, Awad développe un paratexte au symbolisme optimiste à travers les sous-titres de fertilité qu'il accole aux différentes parties de son roman : le Sol, les Graines, la Pluie, les Épis et la Moisson, la pluie équivalant quelque part aux sacrifices consentis dont la pendaison des célèbres martyrs du Liban et la moisson annonçant la victoire inéluctable des insurgés.

Encore attaché à un espace de fiction bien visible et combien familier, Awad choisit son Metn natal (les villages de Saqiet el-Misk, Bharsaf et Bikfaya) comme cadre de l'amour entre ses deux héros, Sami 'Assem, fils d'un marchand beyrouthin de soie, et Zeina Kassar, jeune villageoise qui subit stoïquement les mauvais traite-

La lutte pour
l'indépendance contre
l'armée ottomane occupe
le centre de l'histoire

ments d'une marâtre, avant d'affronter plusieurs fois, au risque de sa vie, l'oppression grandissante des Turcs contre le mouvement indépendantiste naissant. Sami s'abrite dans une grotte déguisé en homme de Dieu mais ne tarde pas à être démasqué par un indicateur à la solde de l'armée d'occupation. Zeina le suit dans sa prison de Aley pour essayer de le soustraire à la

peine capitale, mais un officier arabe dans les rangs de l'armée ottomane s'en charge, et tous les deux rallient la révolte arabe de l'émir Fayçal en route pour Damas, à une très longue distance du Mont-Liban. Cette « évasion », qui nuit quelque part à l'unité spatiale du roman, donne au héros principal une envergure nationaliste arabe qui dépasse le libanisme encore hésitant de certains indépendantistes, surtout que Sami, chrétien de son état, ne cesse (depuis lors !) de prêcher le caractère « arabe » (et non islamique) du mouvement.

Le roman grouille de figures secondaires illustrant parfaitement ces époques de guerre et de révolte : âmes faibles jouant les mouchards et payant au prix fort le prix de leur trahison, usuriers profiteurs de la pénurie qui se verront proprement spoliés par ceux qu'ils ont contribué à affamer, héros improvisés, très jeunes ou vieux, militaires partagés entre leur appartenance à leur pays renaissant et

la fidélité à leur corps d'armée bien-tôt en déroute... Nous retrouvons aussi des personnages plus atypiques où la fantaisie du romancier se fait mieux sentir, comme cette Wardy qui, après avoir servi les Turcs, sera punie pour une bavure et finira ses jours en vagabonde hululante de joie...

Awad a peut-être écrit avec *al-Raghif* le premier roman libanais de langue arabe où les différents niveaux de l'histoire (les rapports amoureux, les relations familiales dévastées par l'envie, les clivages sociaux envenimés par la famine, le conflit politique et militaire général) sont savamment adaptés à une technique narrative qui conjugue, souvent avec bonheur, la temporalité et les points de vue, ainsi, et surtout, qu'à une langue d'écriture qui, malgré son caractère « littéraire » délibéré, ouvre la voie à un style plus accessible et plus « moderne ». À relire pour se convaincre que le roman libanais d'expression arabe a déjà une histoire.

JABBOUR DOUAIHY